

O.DESSYME

L'Affût III

Peggy

05/10/98

Lundi 5/10/98.

Peggy a appelé. Rendez-vous demain soir. Faute de grives...

Passé la journée d'hier chez Antoine. Ça m'a changé un peu de pleurer loin de mon antre.

Refais "Sahara" qui va dorénavant s'intituler "Hante encore mes nuits", un ton au dessus (c'était trop grave pour moi) et en supprimant son prénom du refrain. C'est beaucoup mieux.

Au programme pour cet après-midi : Xanax vers 15h30, avant de me rendre à l'Affût...

Avant, je ne sais pas.

15h40. Il n'y a personne à l'enterrement (Affût), me voilà aussi seul que chez moi.

J'ignore l'heure qu'il peut être, sûrement plus de 17 heures. Il n'y a toujours personne. Juste un couple d'étudiants qui se bécotent en face de moi, ce qui ravive très désagréablement.

Jeanne passe sans me voir...

18h30, rentré maison.

Finalement, j'ai bien fait de sortir.

Jeanne est revenue quelques instants plus tard avec Tony (sorte de garde du corps qu'elle se trimballe partout) s'asseoir à ma table. Et puis il est parti et tout est d'un seul coup devenu beaucoup plus intéressant...

Jeanne me dit être avec quelqu'un depuis le mois de juin et se déclare passablement amoureuse.

Nous parlons de Marthe, avec qui elle s'est fâché, de son sale caractère, puis du caractère d'autres, ce qui m'amène, assez habilement je dois dire, à lui parler d'elle (après un petit détour par la case "casse de morceaux de sucre sur le dos de Sarah")...

Et vas-y que je te balance des compliments plein la gueule, qu'elle détourne le regard, rougit, se protège de mes questions par des « C'est très intime, personnel... » en lançant à la dérobée un regard presque paniqué...

Je pousse même jusqu'à :

- De toute façon je te trouve charmante et tu le sais. Je te l'ai déjà dis...

- Non, je ne crois pas mais je suis très flattée si tu le penses...

- Oh! J'en pense beaucoup plus encore...!

- C'est à dire ?

- Non, je ne crois pas mais je suis très flattée si tu le
penses...
— Oh! J'en pense beaucoup plus encore...!
— C'est à dire ?
— C'est à dire que tu es la première raison pour laquelle je
suis venu ici... Et la dernière pour laquelle j'y viens
encore.

Je suis comme ça, moi. A pendre ou à laisser...
Vu qu'elle est amoureuse, au pire cela ne changera rien et au mieux, ça
pose des jalons pour l'avenir...

Jeanne m'a toujours énormément plu.
J'étais ravi que Sarah ne soit pas là...
Enfin ravi...

Je vais mieux. Cette petite conversation m'a fait le plus grand bien.
Demain midi R.J., et demain soir Peggy...
Allons, la bête n'a pas encore totalement perdu de son poil.

Minuit.
Ariane vient d'appeler. Ça faisait longtemps. Rien de spécial.

Une fois disparu l'objet de toutes les attentions, le vertige est
immense et le vide aspirant.

Tiens bon la barre, mon gars.
Pas d'adversité, que des bons moments de pris, que des bons moments à
prendre...
Dommage que cela soit si fatigant....

Il va bien falloir que Sarah me rende mes livres tout de même...
Je ne sais pas si je dois l'appeler ou non. Si elle l'attend ou le
redoute...
« Et vous... ?, me demanderait la Dame ». Toujours la même question, « Et
vous... ? ». Parce qu'un de mes principaux soucis, d'après elle mais je
lui fais confiance, est que je voudrais savoir ce que l'autre en pense
avant d'agir en conséquence.
Je ne connais pas (en ai-je seulement ?) ma volonté propre.
Ma volonté ne se manifeste que pour servir l'autre ou, le plus souvent,
croire servir l'autre qui, généralement, n'a rien demandé, ou pas ça, ou
pas tant.
Donc, et moi, qu'est-ce que je veux ?... Je crois que c'est clair.
J'aimerais la revoir ; c'est clair.
Bon. Je m'étais donné jusqu'à mercredi. On va attendre mercredi.
D'autant qu'entre-temps mardi sera sûrement passé (pas con).

Mardi 6/10/98.
Je bouge encore, arrive encore à déplacer un peu d'air... N'est-ce pas le
principal ?

Minuit, Place des Fêtes, Paris, en attendant le métro.
Je sors de chez Peggy que j'ai assez lourdement dragué durant toute la
soirée.
Plus pour l'entraînement qu'autre chose.
Cette fille est laide, je n'y peux rien. Pas tant son visage qui possède
un certain charme mais le reste, pardon ! Boudinée de partout, un bide
de buveuse de bière, des jambes de naine - d'ailleurs, c'est une naine -
et mon opinion sur son cul s'est amplement confirmée.
Et velue avec ça, j'allais oublier. Je n'ose même pas l'imaginer à
poils... Il s'en est fallu de peu pourtant...

R.J. a approuvé mon idée d'envoyer sa chanson à Sarah. Avec un petit
mot, dit-il, mais je crois que je m'en passerai.

Vers 19h05, donc - j'avais cinq minutes de retard. Les portières du
métro ayant refusé de s'ouvrir, j'ai poursuivi jusqu'à la station
suivante et suis revenu à pieds.
Elle m'attendait, adossée à la grille du square. Un long manteau sombre
camouflait assez bien le fagotage du dessous : sous-pull marron-merde
bien moulant sur les bourrelets...

survante et suis revenu à pieds.
Elle m'attendait, adossée à la grille du square. Un long manteau sombre camouflait assez bien le fagotage du dessous : sous-pull marron-merde bien moulant sur les bourrelets...

Quel salopard je fais !... Penses qu'il n'y a pas un mois tu aurais été fou d'une soirée, peut-être même d'une fille pareille...! Mais aujourd'hui je n'y vois qu'une épreuve relativement facile et douteuse... - et rentré (j'en reviens au sous-pull) dans un pantalon noir en nylon brillant, à moins qu'il s'agisse d'un bas de pyjama...

Je suis odieux. Ça me fait le plus grand bien.

Petite vengeance mesquine, je l'avoue, mais qui ne fait de tort à personne - du moins pour l'instant - et me rééquilibre les sens.

Laissons là son physique puisque j'ai quand même passé près de cinq heures en sa compagnie, et sans trop de désagréments.

Nous avons descendu la rue de Belleville et trouvé un restaurant chinois. La conversation s'est naturellement dirigée sur les différences entre nos deux pays. Ainsi ai-je appris que les filles grecques ne pouvaient quitter le domicile parental qu'une fois mariées, et autres conneries du genre.

Encore une fois le flagrant sentiment qu'elle n'a pour elle que l'intérêt qu'elle me porte...

C'est peu, certes, mais énorme compte tenu du nombre (je devrais même dire du chiffre) de filles qui ont pu s'intéresser à moi ces dix dernières années.

Elle vient d'avoir 23 ans. C'est un an de gagné - je veux dire "de moins" - par rapport à ce que je pensais.

Mercredi 7/10/98.

2h15. Je viens de rentrer. Deux messages. Je me prends à espérer mais l'un est de Antoine et l'autre de mon père.

Demain, après avoir pris mon courage à, j'appellerai Sarah. Ne serait-ce que pour obtenir son adresse. Et si elle ne veut pas me la donner ou même me parler, cela fera toujours un épilogue.

J'aime bien les épilogues.

Reprenons :

Nous avons marché, ensuite, vers chez elle. La conversation commençait à s'essouffler un peu mais, heureusement, nous nous sommes perdus. Bien perdus même. Un bon détours d'une demi-heure qui, d'un autre côté, et pas du tout paradoxalement, nous a rapprochés.

Elle s'est moqué de mon sens de l'orientation, m'a demandé d'aller moins vite, m'a rappelé, chaque fois que j'avais crainte d'avoir prononcé un mot trop abscons pour elle, que celui-ci était d'origine grecque. Bref, ça nous a rapprochés.

Et de chez elle aussi, dans la foulée, où je fus invité à monter...

- Je ne sais pas... Ca ne te dérange pas ?

- Non, non. Viens voir.

Je suis allé voir.

Domage que son immeuble soit surchauffé et qu'elle ait ressenti le besoin d'ôter son manteau avant d'entreprendre l'ascension de ses quatre étages, sous mon nez. J'ai hésité. J'ai faillis redescendre, manque d'oxygène.

Dans un dernier effort, puisant dans mes réserves de frustrations, j'ai pourtant atteints le sommet.

Et plus la température grimpait, plus mon "désir" se glaçait.

Enfin nous fûmes chez elle. Petite chambre - canapé-lit de base, placard standard, table quelconque, deux chaises pliantes d'appoint et lampe halogène pour bien mettre tout ça en valeur -, salle-de-bain-couloir avec lavabo puis douche obligatoire pour arriver aux chiottes - un peux comme à la piscine -, cuisine.

Aucune décoration personnelle mais elle n'y est que depuis deux jours (ce qui explique peut-être aussi le fait qu'elle ait encore envie d'y savourer ses nuits seule).

Je regarde les livres sur la table. Un Bescherelle, quatre romans (?) grecs et un Kundera, en grec aussi. Quelques disques, tous grecs à part

savourer ses nuits seule).

Je regarde les livres sur la table. Un Bescherelle, quatre romans (?) grecs et un Kundera, en grec aussi. Quelques disques, tous grecs à part un... René Aubry (on m'aura tout fait, tout!).

Je m'assois sur une chaise. Elle me demande si je veux regarder ses photos. Effectivement, deux pochettes de tirages se baladent sur la table, près des disques...

- Ce sont des photos de ta famille (je m'attends à tout) ?

- Non, surtout de moi.

Mauvaises photos de vacances auxquelles je m'apprête à faire semblant de m'intéresser quand le téléphone sonne, son mec qui l'appelle d'Athènes (« Il me téléphone chaque matin, midi et soir, m'avait-elle prévenue durant le dîner. Pour ce qui est du soir - hasard ou intuition de cocu - elle était loin du compte). J'en profite pour me lever, genre je-ne-veux-pas-déranger, et vais m'installer dans le canapé.

C'était rigolo tous ces coups de téléphone en grec. Je comprenais certains mots et le ton était parfois assez clair pour saisir, par exemple, qu'il commençait à les lui briser sérieux, malgré qu'elle s'efforçât de paraître amoureuse. Ce que l'autre connard devait s'empresse de gober.

Je m'étais arrêté à la troisième photo, une de son mec, justement, quand elle est venue me rejoindre. J'en ai donc profité pour le descendre : que c'était encore un nain (je n'ai peut-être pas précisé "encore"...) qui, de plus et d'après l'image que j'avais entre les doigts, n'avait pas l'air bien futé, et je lui ait longuement expliqué le mot "chiant" avant de finir en lui assurant qu'elle ne l'aimait pas, ou si peu, en tout cas dix fois moins que lui, le pauvre.

Elle a acquiescé, coupable.

C'était bien qu'il appelle (cinq fois!). ça nous a rapprochés encore, contre lui en quelque sorte.

De lui nous sommes passé au couple, du couple à l'amour, et de l'amour à une de mes questions d'ados dont j'ai le secret - question qui, il va sans dire, me grillerait de ridicule si elle n'était adressée à une étrangère - et donc comme ça, de but en blanc :

- Et... qu'est-ce que tu penses de moi... ?

- J'aime ta façon de penser, ta façon de t'exprimer, ta façon de vivre (C'est à ce moment là que j'aurais dû partir, là que j'aurais dû me tirer vite-fait)... A quoi penses-tu ?

- Je pense que tu me troubles (un grand classique expérimenté pour la première fois alors que Peggy n'avait pas trois ans).

Il a fallu lui expliquer la signification de "trouble" ce qui, évidemment, en détruisait tout l'effet. Après quoi j'ai dis « Bon, vu l'heure qu'il est, si je ne veux pas rater le dernier métro, il n'y a pas trente-six solutions... »

- Il y en a combien ?

Je l'ai regardé. J'ai hésité. Je me suis levé en enfilant ma veste et j'ai dis « Une seule ».

Elle m'a accompagné jusqu'à la porte. Je lui ai demandé de me rappeler. Assez long moment de suspend, tangage...

Quelque chose de pas trop contrôlable...

Je me suis penché vers son visage. Elle n'a pas bougé. Ma main gauche s'est avancé vers son cou, sa nuque - en fait, cela faisait un petit bout de temps que j'avais envie de faire ce geste, je ne sais pas, une envie d'y mettre la main... Nos lèvres se sont touchées au moment où mes doigts pénétraient ses cheveux - de vrais cheveux grecs, noirs, longs, doux, en boucles denses... Long baiser au goût de tabacs, de salives et de désir, un goût lascif.

Elle fermait les yeux, avait l'air d'y prendre plaisir. J'ai dis :

- Il y a peut-être une autre solution

- Non, non, vas-y...

J'aurais eu l'air malin.

Je suis rentré et il n'y avait aucun message de Sarah qui embrasse tellement mieux, pourtant, a une tellement plus douce saveur, naturelle, pure, fraîche...

Ça ne va pas si mal mais c'est dur quand même.

Midi. Eveil plein de tristesse.

Certes quelqu'un comme Jeanne me ferait oublier Sarah sans difficulté mais que puis-je attendre d'une Peggy ?

Midi. Eveil plein de tristesse.

Certes quelqu'un comme Jeanne me ferait oublier Sarah sans difficulté mais que puis-je attendre d'une Peggy ?

Comment s'intéresser au trivial quand on revient de l'exceptionnel ?

Cette histoire d'hier ravive plus encore ma douleur de ne plus voir Sarah ; par comparaison, sans doute.

16 heures. Affût.

Ne serait-ce que pour cette fugace apparition de Jeanne fonçant vers les toilettes, stoppant, tournant la tête vers moi, disant « Je t'ai vu (je lui avais parlé de toutes ces fois où elle passait sans me voir) » avant de venir m'embrasser et repartir... J'ai bien fait de venir.

Elle reste aux fléchettes en compagnie de Tony. Ne viennent pas à ma table. Peut-être ai-je été trop loin, lundi...

L'antidépresseur donne la force d'agir. L'anxiolytique éloigne l'angoisse. Il ne me faudrait plus qu'un petit euphorisant pour m'enjouer un peu tout ça.

De même que j'ai une peur folle de me lancer seul dans l'inconnu, je crois que j'aurai réussi à me tuer depuis longtemps si on avait bien voulu m'accompagner...

Leslie me regarde de l'autre bout de la salle et me lance un « Désespéré de la vie ? » très perspicace.

En partant, la petite blonde, qui toujours l'accompagne et jamais ne me salut, m'envoie un petit au revoir muet et souriant auquel je réponds par ce que je pense être une sorte de clin d'œil.

Je me sens tellement cafardeux que j'en viens même à me demander si j'ai bien pris mes médicaments, ce matin...

Il est bien plus de 18 heures. Jeanne est installée au bar, en compagnie de deux connards inconnus, dans un désintéressement total de ma présence.

Je viens de terminer le dernier R.J., "L'enquête de Wittgenstein" ; excellent et trop court, comme toujours...

Je vais bientôt rentrer, nourrir les chats, attendre 19 heures (c'est moins cher (ça lui fait plaisir)) pour rappeler mon père, Antoine et R.J., puis sûrement reprendre un xanax avant d'oser téléphoner chez Sarah.

Si je peux.

Mais je ne vais pas mourir, pas encore. Je n'en ai toujours pas la force.

19 heures. Cette soirée d'hier a été tellement classique, attendue, conventionnelle... Ce doit être ça aussi, cet arrière goût de dégoût de moi-même, que je me traîne depuis ce matin...

19h30. Je viens d'appeler mon père et Peggy qui me rappelle ma répétition de demain et, donc, ma venue à Paris. Rendez-vous Place des Fêtes...

Je pressens une soirée difficile.

19 h40. Sarah, extrait :

- Et sinon, par hasard, tu aurais une raison à me donner ?...
Ou c'est juste que tu n'avais plus envie...
- Pour la rupture ?... Non, ce n'est pas que je n'avais plus envie. Je crois que j'ai vraiment besoin d'être seule...
- Ça veut dire qu'il peut y avoir revirement ?
- Je ne sais pas. Je ne veux pas te donner de faux espoirs.
- Tu me rappelles ?
- Oui. Dès que j'ai reçu la chanson, je te rappelle.

Et pour demain, soyons cynique puisque c'est ce qui plaît.

Je pense même qu'il serait dorénavant plus malin de laisser mon romantisme au vestiaire qu'est ce carnet, et d'affronter le monde comme il le mérite.

Je pense même qu'il serait dorénavant plus malin de laisser mon romantisme au vestiaire qu'est ce carnet, et d'affronter le monde comme il le mérite.

Je m'autorise encore une petite semaine d'espoir.
La cassette peut jouer en ma faveur et, d'ici-là, la situation devrait s'être éclaircie.

Jeudi 8/10/98.

Au ton de sa voix, à son agacement quand je l'ai rappelé pour avoir son adresse et son nom de famille... A tout ça je ne peux guère opposer beaucoup d'espoir.

Quand à cette chanson, je crains que mon piètre talent ne suffise à inverser le cours des choses... Un album, je ne dis pas, mais une seule chanson...

Passer d'une gazelle à une naine... Quelle déchéance!

14 heures. Paris. Casette envoyée.

Je sors de chez Sylvain qui m'annonce attendre un enfant, enfin sa femme, et ajoute qu'il aime beaucoup me dire ce genre de choses (il semblerait que je sois le premier à qui il en parle, de même que pour son mariage) parce qu'il sait que je n'en ai rien à foutre.

Ce qui est faux. Malgré l'habitude, la déception est là, toujours, lorsque je vois des hommes tomber.

Dédicace pour le disque du groupe que j'apporte à Peggy : « En souvenir d'un présent aux saveurs de vacances... » ; ça va, je ne me mouille pas trop.

Est-ce qu'une chanson peut suffire à faire changer d'avis ? Sûrement, si elle est bouleversante, genre "Ne me quitte pas"...

Je l'aime bien, ma chanson... Mais de là à la trouver bouleversante...

J'appréhende la longueur du week-end qui arrive, ces lentes heures à éviscérer de leur bile...

Je sens que ce soir je vais avoir la migraine...

18h30. A la fin de la répétition, tout le monde m'a demandé pourquoi je tirais une telle gueule ?

C'est vrai, au fond, pourquoi ?

18h40. J'ai vingt minutes d'avance. Cela me laisse un peu de temps pour tenter de trouver quelque chose de gai à me fourrer dans le crâne, sinon la virée risque de devenir franchement pénible...

Alors voyons un peu ce que nous avons en magasin... Quelque chose de gai...
Donc...

Dans un proche passé, ce n'est pas très difficile. C'est même cette ex-gaieté là qui me mine aujourd'hui...

La musique arrive un peu loin derrière en ce moment, mais elle a été suffisamment proche ces dernières années pour apprendre à avancer sans moi... Ce qui est bien, mais pas très gai en soi...

Mon attitude avec Jeanne fut positive dans le sens où, sur le moment, cela m'a fait le plus grand bien. Mais rien n'indique que cela nous ait rapprochés en quoi que ce soit.

Reste Peggy pour qui il va bien falloir que je m'efforce à m'enjouer un minimum.

C'est moi qui lui ai donné ce rendez-vous.

Je n'ai donc aucune raison de me venger sur elle, ici depuis seulement deux semaines, avec son mec qui lui colle à l'oreille, des gens qui parlent une autre langue et un froid de décembre.

Et puis elle n'est pas bête (puisque je lui plais)...

Ça y est! J'ai trouvé de quoi m'enjouer. Il me suffit d'imaginer qu'elle aussi, malgré son soit-disant manque d'attrait (n'empêche que je suis

Ça y est! J'ai trouvé de quoi m'enjouer. Il me suffit d'imaginer qu'elle aussi, malgré son soit-disant manque d'attrait (n'empêche que je suis là...), décide de me larguer, comme ça, « je ne sais pas ce qu'il m'a pris l'autre soir, je n'aurais pas dû t'embrasser, il faut d'abord que je sache où j'en suis vis-à-vis de mon nain et je commence juste la fac, ça risque de me perturber, etc... »

L'air con, t'avoueras. Fini. Plus rien. Comme un gland.
j'ai déjà un peu plus envie de la voir...

23h20, métro.

Et dire que j'ai loupé deux épisode de "X-Files"...

Je me pose la question de savoir si ce fut une bonne soirée tout en sachant que si je me pose cette question, c'est que j'en connais malheureusement la réponse.

Peggy était malade (quel soulagement!), la grippe ou quelque chose.

J'ai beaucoup fumé, bu, parlé et dis un tas de conneries.

Petits bécotages sans grande conviction et un « on s'appelle » qui, s'il n'avait été prononcé par une grecque, aurait eu tout l'air d'un adieu.

Mais non, je ne crois pas.

L'ennui est que notre relation ne peut se maintenir éternellement à ce niveau, fort agréable au demeurant, de longues parlotes entrecoupées de rares tripotages. Car je sais, sens ou craint l'impatience et la perspicacité de l'adversaire...

Disons que son état diminué n'a pu me permettre de me faire une véritable opinion.

Prochain objectif : l'appel de Sarah.

Peut-être un peu passif comme objectif...

Je viens de réaliser que notre avant-dernier rendez-vous était celui où je lui avais déclaré mon état amoureux...

S'il y a un rapport, ma chanson ne risque pas d'arranger les choses...

Je crois, en ce qui concerne Peggy, qu'elle s'est aperçu tout comme moi que nous perdions un peu notre temps...

On a beau en retrouver dix, aucune ne vaut qu'on s'y arrête si la première nous obsède toujours.

Vendredi 9/10/98.

Putain, que je hais les matins (9 h30)!

Rêvé de caresses et d'amour à son corps fragile...

Rien n'a tourné de façon logique...

Que ce soit ce premier soir, où j'étais si las, qu'elle se soit allongée nue à côté de moi...

L'état amoureux semble un bon point de départ pour définir la connerie (une bénéfique connerie). Plus ce sont les sens qui gouvernent le cerveau et plus on est con, simple à en oublier les règles qui méprisent le corps.

On ne peut, décidément, se fier à rien dans cette existence de merde : malgré mon âme ravagée et mes larmes à l'affût du moindre prétexte pour déborder; malgré cela, une demoiselle m'a regardée (Alésia 12h15) et s'est retournée deux fois sur mon passage...

13 heures. « Pourquoi ne me croyez-vous pas lorsque je vous assure que vos désirs (de sexe, de mort) sont légitimes et que vous n'avez pas besoin de l'autre pour les approuver, me demande la Dame ? »

« Mais il comprenait que ce désir, si nouveau pour lui, était trop grand pour pouvoir être satisfait. Il avait trop l'air d'une chaloupe perdue, il avait trop envie, soudain, de trouver un refuge, une aide, de s'accrocher à quelque chose d'extérieur à lui, à quelqu'un : comme si la force qui aide à vivre pouvait résider dans les autres, dans des êtres

il avait trop envie, soudain, de trouver un refuge, une aide, de s'accrocher à quelque chose d'extérieur à lui, à quelqu'un : comme si la force qui aide à vivre pouvait résider dans les autres, dans des êtres faits de la même argile que nous, plutôt qu'en nous-même ! ». Paul Gadenne, Siloé.

19h30. Si ça se trouve, ma chanson pour Sarah est une immonde merde et je ne m'en rends même pas compte... Enfin je sens bien qu'elle n'est pas géniale, que j'ai fais mieux (pas pour les paroles, j'ai toujours été nul en paroles) mais il aurait fallu que je sois plus atteints (temps, réciprocité) car tout cela est resté bien superficiel, finalement...

La Dame me fait une sorte de compliment. Le bon côté de vouloir tout envisager sous tous les angles. D'où, d'après elle, le « J'aime ta façon de penser » de Peggy.

21H30. Ben tiens, on en parlait justement : Elle vient d'appeler. On s'est vu hier soir, elle vient de rentrer et m'appelle...

C'était donc ça le sens de son « On s'appelle » : impératif, implorant, imploratif... Elle me raconte sa journée de queue pour ses multiples inscriptions je ne sais où et bon, on n'a pas grand chose à se dire...

- Dis-moi quelque chose, parles-moi...

- J'ai trouvé une théorie sur la connerie.

- Comment ?

- Je pensais, quand on est amoureux, par exemple...

- Pourquoi tu parles de ça... ?

- Non, c'est parce que je relisais mon carnet...

J'ai faillis dire « mes vieux carnets » mais trop flatté de son espoir, sans doute...

Elle attendait des mots que je n'ai aucunement l'intention de prononcer.

Sarah m'avait redonné goût au désir.

Je sens que Peggy va me le faire passer.

Tout ça ne peut pas devenir bien méchant. J'ai de la place en ce moment. C'est peut-être un peu vaste pour elle, un peu désert et flou mais n'est-ce pas à mon tour de sous-traiter ?

Peggy me rappelle un peu Hélène de Goussainville. J'en avais tellement peu envie. Je prenais le prétexte des risques (elle était vierge) mais elle allât jusqu'à me proposer la sodomie...

Et j'avais quitté la table sans toucher à mon assiette...

Je ne lui ai pas dit que je l'embrassais, au téléphone ; juste au-revoir, mais avec un ton aimable toutefois.

Impression qu'elle attendait une quelconque référence au week-end...

- De toute façon, je viens à Paris la semaine prochaine.

- Quand, jeudi ou mardi ?

- Mardi... Je ne sais pas encore... jeudi... On s'appelle...

- On s'appelle.

Amusant ce double contenu du « On s'appelle », quand-même.

Elle est bien gentille mais va falloir se calmer un peu niveau restaurant. Je ne peux pas me permettre d'y aller chaque semaine.

Mieux vaut ne pas lui parler de ça, elle serait capable de m'inviter.

Je lui demande à chaque fois des nouvelles de son grec-mec. Je m'en sers comme d'un bouclier. Mais tant va la cruche à l'eau... Il va falloir quand-même éviter d'en rajouter, elle serait capable de le larguer pour moi...

Faut dire, le pauvre, il n'y a pas photo, mais ils vont si bien ensemble (si bien ensemble...).

L'aspect pittoresque de l'étranger, tous ces quiproquos de culture, de mentalité... Longtemps que je n'avais pas rencontré d'étrangère.

Elle semble beaucoup plus naïve et candide qu'une française de 23 ans.

Moi, à 23 ans, je me débattais dans mes ruptures.

Comme elle, en fait...

Je retire donc tout ce que je viens de dire.

Les attitudes amoureuses de l'autre me sont déjà particulièrement

Je retire donc tout ce que je viens de dire.

Les attitudes amoureuses de l'autre me sont déjà particulièrement étrangères, alors celles d'une étrangère...

Je ne peux décemment pas lui annoncer qu'elle fait trop vieille pour moi...

Samedi 10/10/98.

Une semaine que Sarah m'a quitté, un mois que je l'ai connue... En m'endormant, j'espérai qu'elle m'éveillerai de sa petite voix, comme en ce premier samedi... « Allô ? Il fait tellement beau que je n'ai plus envie d'aller à Paris. Tu veux toujours aller chercher des champignons... ? »

Oui, Sarah, je veux toujours mais ces rares fois où enfin j'ai voulu ne changent rien à ma vie car cette volonté factice se désintègre au contact de celle des autres.

Midi. Je ne sais pas trop quoi faire aujourd'hui. Je ne crois pas avoir le courage de me traîner jusqu'à l'Affût mais n'ai aucune envie de nager dans le regret durant tout le week-end...

16h30. Il semble que je sois assez bien barré pour nager dans le regret tout le week-end...

Disons que je me repose.

20 heures. Et devines qui vient d'appeler ?

Alors c'est tous les jours maintenant ? Tous les soirs ? C'est comme ça qu'on fonctionne là-bas ? On embrasse une fille et elle vous glue à vie ?

Elle est encore malade, me dit-elle. Moche et malade, elle m'aura tout fait.

J'apprends que Screamin Jay Hockins avait écrit «I put a spell on you» pour faire revenir une fille et que ça avait marché...

Dimanche 11/10/98.

Longue conversation téléphonique avec Ariane qui paraît avoir été pas mal accroché par un type, au cours d'une soirée. Elle en est encore toute retournée. Je comprends ça. Je ne suis pas jaloux. Je lui ai même fais une douce déclaration (« C'est gentil ce que tu me dis là... »). Oui, j'ai eu envie d'être gentil. Elle était rassurée, devait se sentir moins coupable...

Du coup, on s'est tout raconté. ça nous à fait du bien.

C'est maintenant, une heure après, le petit pincement. Comme si notre séparation ne se consommait réellement qu'aujourd'hui.

Mais il ne s'agit que de sens et n'est-ce pas une bonne chose, pour notre collaboration, que d'en être débarrassés ?

L'attitude de Sarah lui semble assez naturelle et attendue d'une fille de cet âge, mais ajoute que ce genre d'histoire est tout à fait ce qu'il me faut.

C'est fou comme j'aime cette fille!

C'est peut-être aussi ce qui me bloque, d'où un certain soulagement de la voir s'éloigner de la convalescence de notre amour.

J'étais fort mal à l'aise avec elle ces dernières semaines.

Cette conversation m'a ramené l'être que j'ai de plus cher et que je m'apprêtais à perdre par pure culpabilité...

Pourquoi n'ai-je pas cette simplicité-là, moi ?

Alors forcément, de savoir qu'un autre va pouvoir bénéficier de cette merveille au quotidien...

c'est moi qui suis parti. Tant mieux pour lui. Faut assumer.

Et puis c'est comme pour les enfants des autres. Je n'aurai que les bons côtés, les avantages, les confidences...

Avec une complicité de dix ans, accroches-toi mon coco...

Et puis c'est comme pour les enfants des autres. Je n'aurai que les bons côtés, les avantages, les confidences...
Avec une complicité de dix ans, accroches-toi mon coco...

La Dame me dirait peut-être que j'ai attendu qu'Ariane légitime mes désirs... Non. Ce n'est pas si simple.

N'empêche que je me sens bien seul tout à coup.

Il faudrait que je me souvienne des choses les plus simples. Il faudrait que je sois plus con, plus à l'écoute de mes sens, laisser le cerveau reposer, s'autoriser, se laisser aller.
C'est un beau but que d'être, chaque jour, un peu plus con que la veille.
Heureux les simples d'esprits car leurs sens les gouvernent.

J'ai perdu quelque kilos mais j'ai aussi doublé ma dose de tabac en un mois.

23 heures et Peggy n'a pas appelé. Elle est sûrement très malade.

Demain : ménage et Affût.

Lundi 12/10/98.

Affût, 15h30, personne. Juste une grosse douzaine de boudins agglutinés autour d'une table, et qui se trémousse pour l'annuelle grève des lycéens.

Rien de mieux qu'une grève de lycéens pour remplir les cafés de demoiselles.

Mal à la gorge, un peu fiévreux. Peggy a dû me refiler sa crève. Décidément, cette fille est un véritable cadeau...

Il ne doit pas être très loin de 18 heures et personne n'est venu, personne de connu. La grève, sûrement, beaucoup viennent des villages alentours.

Ou alors moi, mon vélo trahissant ma présence...

Quelle prétention !

D'autant que je suis venu en voiture...

J'y suis : c'est, justement, parce qu'elles ne voient pas mon vélo qu'elles ne se donnent pas la peine d'entrer.

Le principal problème des jeunes, c'est qu'ils manquent de persévérance...

Réussi à faire dix pompes, ce matin. Un projet que je chérissais depuis des semaines que celui de faire des pompes. Dix pompes, et cela ne m'a prit qu'une minute. C'est encourageant.

Mais à part ça je ne fous pas grand-chose. J'étale sur les tartines de minutes qu'il reste ma confiture de convalescence amoureuse.

A cette fin, la laideur de l'infirmière peut s'avérer utile.

Week-end au lit.

Au téléphone j'ai eu Antoine et Peggy samedi, Ariane et R.J. dimanche.

Les chats sont restés avec moi, sur moi.

Lorsque Peggy a appelé, en fin d'après-midi, j'étais en pleine sieste xanaxeuse.

Tony est là, s'apprête à repartir, preuve, s'il en fallait, que Jeanne ne viendra pas.

Si je vois Peggy demain, je ne prendrais pas de médicament, laisserai libre court à ma nature (ce doit bien être la première fois que j'emploie le mot "nature" à mon propos...). Pas d'efforts ni de gants, pour ce que ça sert...

18h30, je vais bientôt partir.

Ondine (le petite blonde, amie de Leslie, à qui j'avais fait un clin d'œil l'autre jour) est venue à ma table afin que je l'aide pour un

18h30, je vais bientôt partir.

Ondine (le petite blonde, amie de Leslie, à qui j'avais fait un clin d'œil l'autre jour) est venue à ma table afin que je l'aide pour un résumé de français.

Je n'ai jamais fait autant de devoirs scolaires que depuis que j'ai fini ma scolarité... Il est vrai qu'à l'époque, et déjà, je ne foutais pas grand chose...

Je ne crois pas avoir mentionné que le type qui avait tant troublé Ariane était d'origine italienne et âgé de 36 ans...

Cela me rappelle Marie-Claire et le "musicien" qu'elle s'était dégoté après moi.

21h30. Un bon moment avec Peggy au téléphone, nous devrions en rester à cette forme de relation...

Elle me demande de réfléchir à ce que j'ai envie de faire avec elle demain soir (19h, station Abbesses). Elle, en tout cas, n'a pas l'air d'avoir envie de rester chez elle ce qui, ma foi, oui, bon, d'accord, mais quoi d'autre ?... Et n'a pas envie d'aller au restaurant non plus.

Nous voilà bien.

Ceci dit, elle a un petit ton comminatoire et directif qui n'est pas pour franchement me déplaire. C'est mon côté maso; j'exècre la hiérarchie mais adore, du moins un temps, qu'on me dise quoi faire.

Demain soir...

J'ai plus besoin de tendresse et de chaleur sensuelle que de sexe.